

Suicide : une histoire de vie ?

Représentations



EDUCATION PERMANENTE



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Les êtres se suicident non pas parce qu'ils n'aiment pas la vie
mais parce qu'ils l'aiment trop. (Auteur inconnu)

Réalisation Service Education permanente Question Santé asbl

Texte Alain Cherbonnier/Question Santé

Graphisme Carine Simon/Question Santé

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Editeur responsable Patrick Trefois 72, rue du Viaduc – 1050 Bruxelles
D/2011/3543/18

Aujourd'hui, le suicide est vu essentiellement sous l'angle de la santé : comme un problème de santé publique auquel s'attachent épidémiologistes et chercheurs; comme un problème de santé mentale – ou du moins comme l'expression de troubles mentaux – et la parole est aux psychiatres, aux psychologues cliniciens. Des tables rondes organisées en 2010 par la Communauté française ont notamment mis en exergue – avec d'ailleurs beaucoup de nuances et sans médicalisation excessive – ces représentations du suicide. Mais celles-ci ne vont pas de soi. Elles n'ont d'ailleurs pas toujours dominé, ni dans la culture occidentale ni dans les autres, et aujourd'hui encore d'autres perceptions du phénomène se font entendre, même si c'est moins audible qu'auparavant.

Notre propos, dans cette brochure, n'est pas d'affronter la question qui revient toujours, celle que chacun se pose quand il est confronté au suicide d'un tiers ou, pis encore, d'un proche : *pourquoi ?* De nombreux ouvrages ont été écrits à ce propos mais, au bout du compte, cette question reste au moins partiellement sans réponse, même quand le suicide semble avoir une "raison" bien identifiable. Car, dans des situations comparables, un tel passe à l'acte et l'autre non. Et, dans tant d'autres cas, la réponse nous échappe, nous restons sans voix, et même au bord de l'effroi quand nous sommes touchés de près.

Le propos de ces quelques pages est d'approcher différentes représentations sociales du suicide et de les mettre en débat. Pas davantage. Et pourtant ce n'est pas négligeable, car le suicide questionne notre rapport à la mort mais aussi notre rapport à la vie : le sens de la vie humaine.

Comme on l'a dit, le suicide est principalement perçu aujourd'hui comme l'expression d'un problème de santé. Vu sous l'angle de la santé publique, à l'échelle d'une société, il débouche sur la définition de populations où le risque statistique de suicide est plus élevé que dans les autres : en gros, les adolescents et jeunes adultes d'une part, les personnes âgées de l'autre. Les spécialistes de l'adolescence souligneront dans le premier cas les problèmes de développement psychosocial, l'immaturité psychique, les conflits intérieurs; dans le second, les gérontologues évoqueront le sentiment d'inutilité, les deuils, la perte des liens. Tous parleront de solitude et d'autodépréciation voire de dépression.

Quoi qu'il en soit, il faut remarquer que ces deux phases – adolescence et vieillesse – sont justement des moments où chacun de nous est amené à s'interroger, que ce soit consciemment ou confusément, sur le sens de sa vie. "Qui suis-je au juste, que vais-je faire de moi, vers où aller?" se demande-t-on à l'aube de l'âge adulte (même si beaucoup d'ados se posent ces questions sans trop d'angoisse et y trouvent des réponses satisfaisantes). "Que puis-je encore faire du temps qui me reste, à quoi bon se traîner, ai-je toujours ma place?" peut-on se demander à l'aube du grand âge (même si nombre de seniors se sentent utiles socialement et montrent un bel appétit de vivre).

Notons que la perception du suicide sous l'angle de la santé a ouvert la seule porte vers une acceptation sociale du phénomène : il s'agit bien entendu de l'euthanasie, seul cas où la "mort assistée" est permise par la loi belge. Il y faut cependant une maladie douloureuse, handicapante, incurable, l'avis de deux médecins et l'adhésion confirmée du patient. À quel point faut-il souffrir pour avoir le droit de "partir en beauté" (pour reprendre une expression pas si ancienne) ?...

“Il faut être fou pour faire ça!”

Forme plus profane des représentations médicales : le suicide comme coup de folie, comme acte irrationnel voire incompréhensible. “C’est incroyable, il a perdu la tête...” Ou encore (lu dans un hebdomadaire) : “il n’avait pas le profil du suicidaire”. Comme si une personne “normale”, en pleine possession de ses moyens, ne pouvait pas songer au suicide. Comme s’il existait un portrait-type, comme si “le suicidaire” pouvait être reconnaissable à son comportement, son attitude, son regard. Comme si la tendance au suicide devait être, au sens propre, remarquable.

On entend aussi cela lorsque quelqu’un se suicide – ou tente de le faire – après avoir décimé sa famille ou des inconnus, on cherche l’explication. Sans la trouver. Les voisins disent : “C’était quelqu’un de discret, de poli. Pas très causant mais gentil. On ne lui connaissait pas d’histoires.” Monsieur Tout-le-Monde, en somme. Et l’incompréhension est encore plus grande quand il s’agit d’une femme, tant la violence reste associée au masculin et la douceur au féminin.

Par contre, le désespoir face à un événement ou une situation insupportable (“il ne s’en est jamais remis... elle n’avait pas d’autre issue... il n’en sortait plus”) donne une explication plus ou moins acceptable, permet de faire revenir certains suicides dans le champ du rationnel.

La destruction d’un monde mental, l’effondrement d’un univers culturel, intellectuel et affectif n’est pas sans lien avec le suicide individuel. Thierry de Martel, chirurgien renommé, ami de l’écrivain François Mauriac, s’empoisonne le jour de l’entrée des Allemands à Paris en 1940. Des écrivains et artistes juifs – Stefan Zweig, Ernst Weiss, Walter Benjamin... – qui avaient cru trouver enfin leur place dans la société et la culture européennes, se suicident face à l’irruption de la barbarie nazie. Comme l’écrit Jean-Marie Rouart¹, “beaucoup d’intellectuels juifs de cette Europe en perdition (...) ont préféré affronter la mort plutôt que disputer leur vie à la vermine de la terreur. Puisque l’existence ne leur appartenait plus, qu’elle était devenue la proie des sueurs froides, de la voix blanche, des yeux égarés, du souffle coupé, des lèvres et de la gorge sèches, ils se sont tournés vers les vastes espaces de la nuit où l’esprit n’est plus asservi.”

“Quel courage il leur a fallu!”

Certains suicides sont vus, paradoxalement, avec horreur mais admiration. Le prototype en est sans doute la mort de Socrate telle que nous la raconte Platon. Même si c’est une sentence imposée par un tribunal injuste², le philosophe grec s’y soumet en citoyen, avec beaucoup de dignité. D’autres suicides plus récents partagent avec ce dernier le courage devant l’adversité mais manifestent le souci du bien commun par un acte, non de respect de la loi, mais de refus, de révolte, de revendication, de défi face à l’oppression.

C’est l’opposant, le résistant qui, interrogé et torturé, se donne la mort pour ne pas trahir ses camarades : il choisit donc bien la vie, mais celle des autres au détriment de la sienne. C’est aussi le bonze vietnamien en robe orange sous la dictature de Ngô Đình Diêm, c’est Ian Palach à Prague en 1968, Mohamed Bouazizi en Tunisie aujourd’hui, qui “s’immolent par le feu” pour protester contre la brutalité militaire, l’invasion et la répression, l’écrasement de l’être humain par la tyrannie.

Avant de devenir le premier président de la république tchèque démocratique, l'écrivain Václav Havel fut un dissident célèbre, opposé au régime soviétique, ce qui lui valut persécutions et internements. Dans un livre publié avant l'effondrement de l'URSS³, il déclare : "Qui n'a pas pensé au suicide? Moi aussi, bien sûr, j'y ai pensé, et en fait j'y pense toujours; toutefois, j'y pense probablement comme toute personne capable de réfléchir. C'est une corde suspendue au-dessus de ma tête à laquelle je pourrais m'accrocher si j'étais dans l'impossibilité d'aller plus loin. (...) Pour le moment, je suis toujours en mesure de vivre et je n'ai donc pas besoin de cette corde. Je n'ai jamais tenté de me suicider et il est peu probable que je le fasse dans un avenir proche. Au contraire, j'essaie de vivre, malgré tout."

Et il poursuit : "Je me sens incapable de répondre à la question de savoir s'il faut considérer (le suicide) comme une solution. Il l'a été probablement pour ceux qui se sont donné la mort. La solution la plus radicale sans doute, mais qu'en savons-nous, nous qui n'y avons pas été poussés? Avons-nous le droit d'en parler sur ce ton hautain si nous n'avons pas vécu la douleur qui le précède, le mal et l'impossibilité de supporter le malheur? (...) Quoi qu'il en soit, je suis toujours loin de condamner les suicidés, j'ai plutôt tendance à les avoir en estime. Non seulement à cause du courage qu'un tel acte exige, mais aussi parce qu'ils attribuent à leur vie une très grande valeur. Elle leur semble trop précieuse pour qu'on la dévalorise par une existence vide, sans amour, sans espoir, sans sens précis. Et parfois je me dis que les suicidés sont les gardiens tristes du sens de la vie."

“Il n’a pas eu le cran de faire face!”

À l’exception de ces suicides “civiques”, la notion de courage est rarement évoquée. Même en tenant compte du courage physique qu’il faut pour affronter la douleur, forcer le corps, aller au-delà de l’instinct de survie. Au contraire, on parle souvent de faiblesse ou même de lâcheté : “Il n’a pas lutté!... Il n’a pas pensé aux autres, à ceux qu’il laisse derrière lui!”... On comprend évidemment la tristesse et la colère de ces derniers : les abandonnés. Mais, plus largement, c’est aussi une condamnation morale dans une société qui, pourtant, a tellement tendance à évacuer “la morale” comme étant vieillotte, hors saison, réactionnaire. Sur ce plan, elle tient pourtant bon. C’est peut-être qu’elle est en phase avec des valeurs contemporaines de combativité : on doit se battre – et même être gagnant –, on ne peut pas “se laisser aller”, seuls les faibles succombent. *Mort aux vaincus ?*

Sous la condamnation morale, est-ce la peur confuse de ne pas “tenir bon” soi-même? Est-ce l’effroi devant la fragilité de tout être humain? Même touchés d’assez loin par un suicide ou une tentative de suicide, ne sommes-nous pas provoqués dans nos certitudes, nos croyances, nos espoirs? La personne qui part ainsi nous force-t-elle, en passant de l’autre côté, à voir ce que nous ne voulons pas trop voir : *le mal de vivre*, comme l’écrit Barbara dans la chanson du même titre⁴... Un texte qui se termine pourtant sur “la joie de vivre” : car le cœur balance entre joie et douleur. Une balançoire que nous maîtrisons le plus souvent, mais dont le mouvement peut aussi nous faire chavirer.

Tous, un par un, vous dites que vous avez tout pour être heureux mais que vous ne l'êtes pas, et au lieu de tout faire pour le devenir, vous préférez baisser les bras. C'est ça la vie de nos jours, si elle ne nous plaît pas on y met fin parce que de toute façon on ne manquera à personne !!! Je m'excuse de trouver ça ridicule et lâche mais c'est un fait ! Comment une mère peut dire qu'elle ne manquera pas à ses enfants, n'est-ce pas là, la simple définition de l'égoïsme ? Il n'y a pas pire épreuve que de perdre sa mère, il est temps de cesser de se regarder le nombril ! J'ai été à un enterrement la semaine dernière, le premier de toute ma vie, je m'étais préparée au pire mais ce n'était rien à côté. Jamais je n'avais ressenti autant de peine, de colère, de mal qu'à cet instant. Une personne plus vivante que beaucoup, une personne qui manquera à tellement de ses proches, une personne qui aurait tout donné pour vivre... (Caroline)

Pour ma part, je réprouve le suicide, l'ayant essayé moi-même, mais ça n'a pas marché, pourtant je n'y étais pas allé avec le dos de la cuiller, je vous passerai les détails. (...) Mon opinion, c'est que ce n'est ni courage, ni lâcheté, c'est juste un choix lourdement pesé; mais bon sang, comme on nous insulte, comme on nous méprise !!! J'ai entendu un jour un toubib urgentiste à la TV répondre à une journaliste sur le cas d'une suicidée qui venait d'arriver aux urgences : "je n'ai aucune compassion pour ces gens, je vois des enfants qui meurent, ou qui se battent pour survivre, alors vous savez...." Ce type, je l'aurais eu en face de moi, c'était mon poing dans la gueule ! (Chris)

(http://claudeguillon.internetdown.org/article.php3?id_article=44)

Ailleurs et autrefois

Au fil du temps et de l'espace, le suicide est perçu de différentes manières. Dans les sociétés primitives, la crainte archaïque liée au sang versé, au mort qui crie vengeance, est la base de rites qui visent à éloigner le fantôme ou l'esprit du défunt, à l'empêcher de nuire aux vivants. Dans la cité d'Athènes, le suicidé était enterré hors de la ville et loin des autres tombes; la main avec laquelle il s'était tué était coupée et enterrée à part.

Par contre, plusieurs courants philosophiques ont présenté le suicide comme acceptable : un acte rationnel et motivé lorsque la vie devient intolérable, le moyen de disparaître le plus raisonnable lorsqu'on ne peut mener une vie en accord avec ses principes... Dans certaines cités grecques, le citoyen qui désirait mourir devait plaider sa cause et, si les magistrats l'approuvaient, on lui faisait donner du poison.

« Les Romains considéraient le suicide sans crainte ni répulsion, mais comme une justification, pesée et choisie avec soin, de la façon dont ils avaient vécu et des principes qu'ils avaient suivis. (...) Vivre noblement signifiait aussi mourir noblement et au bon moment. Tout était déterminé par la volonté et le choix rationnel. »⁵ Néanmoins, ce droit était réservé à une minorité : les citoyens romains. En étaient exclus la femme, l'esclave (car il appartenait à son maître) et le soldat (cela aurait constitué une désertion).

Le monde judéo-chrétien des origines ne condamnait pas explicitement le suicide : ni l'Ancien Testament ni le Nouveau ne l'interdisent en termes précis. Le suicide de Samson, par exemple, qui meurt en faisant s'écrouler un édifice sur lui et sur ses ennemis, n'est pas condamné ni particulièrement commenté. « Dans le Nouveau Testament, même le suicide du plus grand criminel, Judas Iscariote, est rapporté tout aussi brièvement; au lieu d'être ajouté à ses crimes, il semble donner la mesure de son repentir. » C'est seulement au VI^e siècle, inspirée par Saint Augustin, qui avait élargi le sens du sixième commandement (tu ne tueras point), que le christianisme légiféra contre le suicide. Et c'était largement en réaction à l'enthousiasme pour le martyre qu'avaient manifesté les premiers chrétiens, avides de la vie éternelle...

L'Ancien Régime, monarchie et Eglise réunies, condamne radicalement le suicide. Dans l'Europe médiévale et jusqu'à l'aube de l'ère moderne, les cadavres des suicidés pouvaient être mutilés, transpercés, brûlés, pendus, exposés au gibet, jetés sur un tas d'ordures... Dans la France du Roi-Soleil, un noble qui se suicidait perdait son rang, son blason était détruit, ses arbres coupés, son château démoli, et ses biens revenaient à la couronne. En Angleterre, un suicidé était déclaré félon, ses biens étaient confisqués et l'enterrement religieux lui était refusé. Vers 1860 encore, on rapporte qu'à Londres, un homme qui s'était tranché la gorge avait été ramené à la vie puis condamné à la pendaison !

Suicide et société(s)

Inversement, d'autres cultures ont valorisé le suicide, soit comme une forme particulière de mort violente (chez les peuples guerriers, par exemple les Vikings), soit comme un sacrifice individuel à la collectivité : « Les anciens Scythes considéraient comme un grand honneur de mettre fin à leurs jours lorsqu'ils devenaient trop vieux pour leur mode de vie nomade, épargnant ainsi aux membres plus jeunes de la tribu et le mal de les tuer et le sentiment de culpabilité. »

Dans d'autres sociétés, plus proches de nous temporellement, les membres du clan qui deviennent à charge des autres en raison de leur âge, s'éloignent dans un endroit écarté pour y mourir. L'action de *La Ballade de Narayama*⁶ se déroule au Japon, en 1860, dans un village pauvre et isolé : la coutume veut que les habitants arrivant à l'âge de 70 ans s'en aillent mourir volontairement au sommet de Narayama, où se rassemblent les âmes des morts.

La collectivité peut pousser au suicide par d'autres biais que la tradition. La pression du groupe présente l'attentat suicide comme une action louable répondant à des finalités idéologiques voire militaires. Il n'est pas sûr pour autant que les kamikazes japonais à la fin de la Deuxième Guerre mondiale soient partis le sourire aux lèvres, pas plus que les bombes vivantes d'aujourd'hui.

Les faits divers ont imposé d'autres images encore. Ce sont diverses formes de suicide "sous influence". L'influence de l'alcool ou d'une autre drogue : dans le récit que fait Alfredo Alvarez⁷ de sa propre tentative de suicide, par exemple, il est clair que l'alcool est un facteur aggravant de la dépression et précipite le passage à l'acte. L'influence d'un gourou : les suicides plus ou moins consentis de tous les membres d'une secte. Le harcèlement systématique : les suicides en cascade dans une entreprise qui coince ses salariés dans des missions impossibles et les soumet à une pression insupportable. Le harcèlement plus diffus de la rumeur : par exemple, des personnes accusées (à tort ou à raison) d'agressions sexuelles sur des mineurs ont été poussées au suicide.

A l'inverse, un courant libertaire ou anarchiste présente le suicide comme une voie ouverte, parmi d'autres, à la liberté individuelle. On pourrait résumer ainsi cette conception : "Qui peut prétendre que la vie est, en toute circonstance, préférable à la mort? On devrait avoir le droit de mourir dignement, sans souffrance inutile. Ce n'est en tout cas pas à la société – ses juges, ses prêtres, ses moralistes et autres donneurs de leçons – de s'ériger en arbitre!"

Ceci pourrait rappeler l'idéal romain si l'individu ne s'élevait, cette fois, contre l'ordre social. Celui-ci ne peut tolérer un acte qui est le désordre par excellence, la révolte individuelle absolue. Ainsi, l'ouvrage de Claude Guillon et Yves Le Bonniec, *Suicide, mode d'emploi* (1982) – vendu à plus de 100.000 exemplaires et traduit en six langues! – constitue une charge contre la

représentation du suicide comme acte aussi immoral qu'antisocial, le propre des fous et des lâches. Mais, comme le dixième chapitre évoque en détails des méthodes médicamenteuses assurant une "mort douce", les adversaires du livre enclenchent une longue bataille juridique qui débouche sur une interdiction à la vente en France. Dans la foulée, une loi réprimant la "provocation au suicide" aura été votée par l'Assemblée nationale.

Un problème philosophique ?

Mais, si le suicide est incontestablement une question sociale, c'est aussi et surtout une question vitale. "Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide", selon la célèbre formule d'Albert Camus⁸. Si l'on considère comme "philosophique" non pas une question très intellectuelle et abstraite, mais une question bien concrète qui se pose à tout être humain, on peut entendre la voix de Camus. Autrement dit, le suicide interroge notre rapport à la mort, bien entendu, mais surtout à la vie. Le suicide reste "une histoire de vie" qui concerne tout un chacun, car nous devons tous affronter cette question : quel est le sens de ma vie? Ma vie vaut-elle la peine d'être vécue?

La vie humaine est marquée par le tragique : souffrances qui griffent l'âme, contradictions douloureuses à soutenir, questions sans réponses, échecs voire faillites, quêtes inabouties,

interrogations angoissées sur soi-même. Certaines personnes, peut-être, passent à côté de cela. D'autres le surmontent sans trop de difficulté. Parfois seulement pour un temps : même un optimiste convaincu, un "bon vivant" peut rencontrer le vide. Il est quelques heureux qui ne perçoivent pas le tragique de la vie; d'autres ne veulent pas le voir ou refusent de l'admettre. Certains parviennent à s'en moquer : l'humour – le vrai, pas le sarcasme facile – n'est-il pas "la politesse du désespoir"? Mais d'autres encore sont minés par ce désespoir, tanguent, basculent et parfois coulent. Même si nous n'avons jamais connu la tentation "d'en finir", ils sont nos frères humains.

Lettre à la jeune fille en noir

C'était à l'athénée. On montait en rangs, silencieux, les escaliers vers les classes, sous l'oeil sévère et la voix cassante du préfet. Un jour je vous ai vue, brune, vêtue de noir. Cela n'était pas encore bien porté, le noir, dans ces années 60. Vous étiez assez petite, sans doute jolie : le noir seul n'aurait pas accroché mon regard.

J'étais beaucoup plus jeune, car à cet âge deux ou trois ans sont une frontière. Quel âge aviez-vous? Seize ans? Dix-sept? Etiez-vous, comme on disait alors, en "seconde"?

Un jour, je ne sais plus comment, j'ai appris que vous vous étiez suicidée. Pas un mot là-dessus dans la bouche des adultes.

Pourquoi, tant d'années après, ma mémoire retient-elle votre robe noire, vos cheveux noirs, dans des couloirs où tous les autres ne sont que des ombres?

Je ne sais pas comment terminer cette lettre.

Je ne sais pas où l'envoyer.

Je ne sais même pas votre prénom.

Je la lis à qui veut l'entendre.

Peut-être qu'un jour, comme dans une bouteille, elles arrivera sur votre rivage.

A. C.

Notes

1. Jean-Marie Rouart, *Ils ont choisi la nuit*, Paris, Grasset, 1985, pp. 73-83.
2. Pour une lecture historique de cette affaire, lire Claude Mossé, *Le Procès de Socrate*, Bruxelles, Ed. Complexe, coll. La mémoire des siècles, 1987.
3. Václav Havel (entretien avec Karel Hvízd'ala), *Interrogatoire à distance*, 1987, trad. fr. Ed. de l'Aube, 1989, coll. de poche 10/18, pp. 223-225.
4. (...) *Ils ont beau vouloir nous comprendre / Ceux qui nous viennent les mains nues / Nous ne voulons plus les entendre / On ne peut pas, on n'en peut plus / Et tout seul dans le silence / D'une nuit qui n'en finit plus / Voilà que soudain on y pense / A ceux qui n'en sont pas revenus (...)*. Chanson parue en 1966 chez Philips. On la trouve en CD dans diverses anthologies et dans *Gottingen*, le 4^e volume de l'intégrale publiée en 1992.
5. Cette citation et celles qui suivent sont extraites de l'ouvrage d'Alfredo Alvarez, *Le Dieu sauvage. Essai sur le suicide*, Londres, 1971, trad. fr. au Mercure de France, Paris, 1972. Ouvrage épuisé mais trouvable en occasion.
6. Film de Shohei Imamura, qui a obtenu la Palme d'or à Cannes en 1983.
7. Voir *Le Dieu sauvage*, déjà cité.
8. Cette phrase entame son essai *Le Mythe de Sisyphe* (Paris, Gallimard, 1942), disponible en livre de poche chez Folio.

Autres ressources

Axel Geeraerts (dir.), *Le Suicide en question(s)*, Marcinelle, Ed. Cortext, 2008.

Axel Geeraerts (dir.), *Qu'est-ce qui fait vivre?*, Charleroi, Ed. Couleur Livres, 2010.

Le site du Centre de Prévention du Suicide : preventionsuicide.be

Les sites fr.wikipedia.org/wiki/Suicide et agora.qc.ca/thematiques/mort.nsf

Et un roman de Nick Hornby, drôle et touchant, léger sans éluder la noirceur : *Vous descendez?* (Paris, Ed. Plon, 2005), en livre de poche chez 10/18.



Le titre de cette brochure peut paraître provocateur, pourtant il invite d'abord à réfléchir et à échanger autour d'un sujet vital. Car si le suicide met en question notre rapport à la mort, il interroge surtout notre rapport à la vie, le désir profond que notre vie ait un sens. La brochure n'aborde pas le « pourquoi ? » qui s'impose quand on est confronté au suicide. Elle cherche surtout à mettre en débat les différentes représentations sociales du suicide.

Quel regard la société contemporaine pose-t-elle sur cette question ? Quel est personnellement le nôtre ? Quelles sont les représentations que suscite le suicide dans d'autres sociétés ? Qu'en était-il autrefois ?...

La brochure s'adresse à tout public
et est téléchargeable sur le site www.questionsante.be

Edition 2011